A l'occasion du 80 ème anniversaire de la disparition de Gilbert Serret

l'IHS-CGT et la FSU de l'Ardèche
ont le plaisir de vous inviter

samedi 8 juillet au Teil

à une grande
journée populaire

« Les Serret,
un syndicalisme pour changer le monde. »

INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE

France et Gilbert Serret, effectuent toute leur carrière d'instituteurs dans le sud Ardèche, sauf en 1941-1942, quand le régime de Vichy les mute d'office dans des postes déshérités de la Haute-Loire.
Gilbert dirige la Fédération Unitaire de l'Enseignement tandis que France est à l'origine de la création des Groupes féministes de la fédération et milite pour une pédagogie alternative et plus active.
Bien entendu, Ils seront de tous les combats antifascistes, anticoloniaux et pacifistes d'entre les deux guerres.

« Les Serret,
un syndicalisme pour changer le monde »

80ème anniversaire de la disparition de Gilbert Serret

sommaire :

- notice Maitron de Gilbert Serret p.1
- notice Maitron de France Serret p.7
- Les palais de France. 1 p.10
- Les palais de France. 2 p.12
- Au fil d'une carrière... **Le refus de parvenir !** p.14
- Discours de Élie REYNIER pour l'enterrement de Gilbert SERRET p.17
- Bibliographie de Gilbert Serret p.20
- Programme des interventions p.22

SERRET Gilbert, Joseph, Auguste. Pseudonyme : MALAURIE Jean

Né le 9 décembre 1902 à Saint-Montant (Ardèche), mort très vraisemblablement assassiné le 30 juin 1943 à Balazuc (Ardèche) ; instituteur ; militant syndicaliste révolutionnaire ; militant communiste antistalinien.

Né dans une famille républicaine et anticléricale, fils d'un garde des Eaux et Forêts et d'une mère couturière-lingère, Gilbert Serret était l'aîné de quatre enfants. Après l'obtention du Certificat d'études primaires, il fut hébergé quelque temps par une tante à Saint-Étienne où il suivit les cours de l'école primaire supérieure puis il revint à Saint-Montan et chaque matin, à bicyclette, fit les dix kilomètres qui le séparaient de l'EPS de Bourg-Saint-Andéol.

Reçu à l'École normale d'instituteurs de Privas en 1918, il en sortit premier en 1921 après s'être montré excellent élève durant toute sa scolarité. À l'ENI, commença son engagement militant, avant même toute affiliation : il fit partie de la génération marquée par la guerre qui voulait comprendre pourquoi cette guerre et agir pour que cela ne recommence pas. Il eut pour professeur Élie Reynier, éminente figure du monde enseignant, du syndicalisme, des recherches historiques et géographiques, et de la Ligue des Droits de l'Homme en Ardèche, dont il devint définitivement l'ami et le camarade, sans accord systématique. Gilbert Serret s'inséra ainsi dans le mouvement syndical ardéchois et dans la Fédération unitaire de l'Enseignement (FUE) à partir de son affiliation à la CGTU en 1921, alors la principale force syndicale dans les écoles publiques ardéchoises.

A sa sortie de l'ENI, Gilbert Serret participa à son congrès fédéral de Paris en août 1921. Il débuta sur un poste de stagiaire à Saint-Cirgues-en-Montagnes, affectation qui ne semblait pas correspondre à son rang de sortie (premier) mais plutôt à un acte de défiance administrative à son égard. Après une brève affectation à Beauchastel, il partit faire son service militaire dans l'infanterie à Sarrebrück (novembre 1922-fin avril ou début mai 1924). En 1923, durant son service militaire, il adhéra au Parti communiste, au moment même où celui-ci combattait l'occupation de la Ruhr.

A son retour, Gilbert Serret fut titularisé alors qu'il était en poste à Ajoux, dans la région de Privas, et il fut nommé au cours complémentaire du Pouzin, dans la vallée du Rhône, au 1er octobre 1924. L'institutrice France Dérouret qu'il épousa le 5 septembre 1925 à Grospierres (Ardèche), fut affectée dans la même école. Ils eurent un fils en 1929.

Gilbert Serret, militant actif dans la vallée du Rhône, organisa la cellule communiste de La Voulte et mena campagne contre la guerre du Maroc. France Serret, comme Elie Reynier, n'adhéra pas au Parti communiste, ce qui n'altéra pas l'harmonie de ce couple militant et ne signifiait pas identité systématique de vue ; dorénavant on les désigna comme « les Serret ».

Si Gilbert Serret fut un enseignant et un éducateur à l'égard des enfants qui lui furent confiés, il le fut aussi d'une façon plus générale vis-à-vis de ses collègues et camarades de l'enseignement et, au-delà, du peuple ouvrier. Militant il l'était dès l'ENI et il le fut sa vie durant. Il le fut d'une manière « compréhensive » et empathique, voulant connaître et échanger avec les ouvriers

ainsi qu'avec les paysans. La chasse et la pêche furent toujours des activités importantes à ses yeux et les allusions cynégétiques ne manquèrent pas dans ses articles !

En 1927, les Serret furent affectés au cours complémentaire de Vallon Pont d'Arc où il enseigna les mathématiques.

En 1926, Gilbert participa à nouveau à un congrès fédéral, à Grenoble. En 1928, élu délégué du personnel au Conseil départemental de l'enseignement primaire, il devint secrétaire départemental du syndicat des institutrices et instituteurs d'Ardèche et responsable de son bulletin, *L'Émancipation*. A l'été 1929, il participa au congrès national de Besançon de la FUE et entra dans son bureau fédéral en tant que secrétaire corporatif, à la suite à la campagne qu'il avait impulsée, avec son épouse, contre le délabrement matériel des cours complémentaires des écoles primaires.

En 1929, les Serret furent nommés à l'école de Saint-Montan, où ils y enseignèrent pendant huit années, marquant la population, laissant un souvenir vivant et affectueux parmi leurs anciens élèves, dont certains disaient encore qu'ils n'avaient jamais remarqué la moindre « influence politique » dans leur enseignement, bien qu'ils aient animé le mouvement ouvrier local, exercé une influence intellectuelle et aussi rencontré la défiance de milieux cléricaux virulents.

Gilbert Serret étendit son action au-delà du cadre corporatif. Il appartint à l'Union locale unitaire du Teil et à sa commission administrative de même qu'à l'UD-CGTU Drôme-Ardèche. Chaque année, il prenait part comme orateur aux meetings du Premier Mai, s'adressant aux cheminots et métallurgistes du Teil, aux ouvriers du Textile et cheminots de La Voulte, aux chaufourniers de Cruas, aux céramistes de Bourg-Saint-Andéol, aux fonctionnaires de Privas.

Membre de la FUE, il appartint au bureau fédéral comme secrétaire corporatif en 1929 puis assura le secrétariat de la fédération de 1930 à 1932. Sa prise de responsabilité nationale dans la Fédération se produisit alors que le Parti communiste voulait imposer l'orientation « ultra-gauchiste » de l'Internationale alors que des militants voulaient continuer à défendre l'autonomie de décision dans le cadre syndical. Se constitua dans la Fédération un « noyau », formé de quelques responsables correspondant entre eux, faisant circuler des « cahiers roulants » de lettres successives. Au congrès de Marseille (été 1930), la direction du Parti communiste suscita contre cette équipe la création de la « Minorité Oppositionnelle Révolutionnaire ». Le « noyau » garda la direction de la FUE et porta à sa tête comme secrétaire général, Gilbert Serret, élu par 109 voix contre 63, avec 37 abstentions.

Devenu un adversaire politique du parti, il se réclamait toujours du communisme. Ses articles, dans l'organe national de la Fédération, *L'Ecole émancipée*, abordèrent la question de l'URSS et de son régime, surtout après 1933. Il approuva les reportages de Simone Weil, connue lors des congrès et avec laquelle il entretint désormais une correspondance sur la montée du nazisme en Allemagne, soulignant la responsabilité de Staline et du Parti communiste allemand.

Sur le plan confédéral, Gilbert Serret fut délégué et intervint dans trois congrès CGTU : Bordeaux (1927), Paris (1931) où il traita de l'unité syndicale qui supposait selon lui fidélité à la lutte de classes, le respect de la démocratie syndicale et du droit à l'organisation des tendances, Paris-Huygens (1933).

Comme secrétaire national de sa Fédération de 1930 à 1932, secrétaire de la tendance « Majorité Fédérale » en 1932-1934, étant désormais une figure connue nationalement, il fut en première

ligne dans la lutte contre la direction de la CGTU, cherchant à organiser une opposition sans pour autant se réclamer de la charte d'Amiens ou du syndicalisme révolutionnaire. Lors du congrès CGTU de Paris en 1931, il intervint en faveur de l'unité syndicale tout en précisant que celle-ci devait se faire sur la base de la lutte des classes, et en faveur du droit des tendances à s'organiser et s'exprimer. Il fut l'un des principaux animateurs des congrès fédéraux de l'enseignement CGTU (Limoges 1931, Bordeaux 1932, Reims 1933 où il est rapporteur sur la question de la guerre, Montpellier 1934 où il est rapporteur sur le même sujet, et Angers 1935). Il fut en outre désigné, avec deux autres enseignants français pour faire partie de la direction de l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement, à laquelle il ne participa pas.

En août 1931 Gibert Serret fut convoqué à Moscou par la direction de l'Internationale Syndicale Rouge, en même temps que Maurice Dommanget et Jean Aulas, ainsi que Jean Cornec pour la tendance Ligue Syndicaliste (se réclamant de la charte d'Amiens à la différence de Serret et ses camarades de la Majorité fédérale, se considérant comme communistes). Alors que d'autres oppositionnels dans les fédérations CGTU purent faire le voyage, celui des instituteurs se termina à Berlin dans la clandestinité et sans passeports, dans une ville parcourue de manifestations nazies. Le récit de cette équipée, non dénué d'humour, fut rédigé par Cornec en accord avec les autres protagonistes et publié plus tard en annexe de la biographie de ses parents par son fils Jean Cornec. A partir de 1934, la position de G. Serret sur l'URSS se durcit de façon définitive : pour lui, il s'agissait d'un régime césarien n'ayant rien « d'ouvrier ». Il fut sur ce sujet plus proche de son ami et correspondant Gaston Davoust, animateur du groupe Union Communiste, que des trotskystes comme Pierre Naville avec lequel il était également en correspondance.

En août 1932, lors du congrès international d'Amsterdam contre la guerre et le fascisme, Gilbert Serret organisa un regroupement d'enseignants français, allemands, tchécoslovaques, anglais, roumains, belges. Fin 1933-début 1934, son activité unitaire antifasciste s'intensifia en Ardèche : il anima le comité Amsterdam-Pleyel local qui se fonda bientôt dans la section départementale du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes présidé Elie Reynier, et, de concert avec la Ligue des Droits de l'Homme influencée par ce dernier, il organisa le « front unique antifasciste » en y associant la SFIO alors même que le Parte communiste était réticent.

En mars 1934 le fils des Serret mourut d'une méningite foudroyante. La santé mentale de son père en parut altérée et son épouse l'aida. Ils demandèrent à quitter le poste double de l'école de Saint-Montan, et n'obtinrent leur affectation à Lablachère qu'à compter du 1er octobre 1938.

Toutefois, l'activité militante de Gilbert Serret reprit très vite de façon redoublée. Le 11 juin 1933 et le 15 avril 1934, il défila à la tête de manifestations à Annonay contre les congrès de l'Union nationale des Anciens Combattants. Le 11 juin 1934, avec Reynier, il organisa une contre-manifestation à Privas contre la venue d'Émile Henriot. Il impulsa des contre-manifestations ou des manifestations antifascistes dans diverses localités, comme Les Vans ou Saint-Paul-le-Jeune. L'unité se refaisait avec les communistes dans ces actions, dont un autre organisateur départemental était son frère cadet Aimé Serret, alors secrétaire des Amis de l'Union Soviétique d'Ardèche, avec qui il était resté en bons termes. En octobre 1934, l'organe des Croix-de-Feu, *Le Flambeau*, publia une lettre à Serret et aux « mauvais français, métèques en tous genres » qui constituaient une menace de mort explicite. Gilbert Serret reçut aussi des lettres le menaçant de mort auxquelles il répondit dans *L'Ecole émancipée* du 4 novembre 1934.

Le 8 août 1934, par un détour sur le chemin de retour du congrès fédéral de Montpellier, les Serret furent parmi les principaux protagonistes d'un entretien clandestin avec Léon Trotsky, à Noyarey dans l'Isère. A la recherche d'un lieu de résidence en France, Trotsky avait envisagé sérieusement de loger chez les Serret, mais la préfecture ardéchoise avait fait opposition. Durant cet entretien, Trotsky tenta de convaincre le noyau de la Fédération de fusionner tout de suite avec la CGT et d'entrer dans la SFIO pour éviter tout isolement et toucher les masses, en particulier les masses paysannes. Serret et ses camarades ne le suivirent pas dans ces choix politiques et syndicaux, mais furent sensibles à l'insistance mise par lui sur le rôle des instituteurs révolutionnaires vis-à-vis de la paysannerie. Serret rapporta sur cette question au dernier congrès de la Fédération, à Angers l'année suivante. Son rapport, publié en brochure sous le titre La question agraire devant le corps enseignant, associait l'analyse marxiste orthodoxe condamnant la petite paysannerie et la sensibilité proprement paysanne de Serret, qui évoqua la récolte des amandes ou prit la défense du Clinton, « cépage prolétarien ».

La signature du pacte Laval-Staline, en mai 1935, constitua une confirmation et une cassure. Serret joua un rôle de premier plan dans la tentative d'unir tous les courants communistes antistaliniens, socialistes révolutionnaires, syndicalistes, anarchistes, pacifistes en un mouvement unitaire contre la guerre, le fascisme et l'union sacrée. Il fut un l'auteur du rapport d'ensemble sur les quatre points à l'ordre-du-jour à la conférence de Saint-Denis contre la guerre et l'union sacrée qui se tient, les 10-11 août 1935.

Gilbert Serret fut un opposant de gauche au Front populaire. La fusion syndicale fit de l'ancienne FUE une simple tendance dans le Syndicat national des instituteurs. La coopérative des « Amis de l'Ecole émancipée » eut Serret comme porte-parole aux congrès du SNI. Pour garantir la mémoire de la FUE, il travailla avec Maurice Dommanget, Louis Bouët, Jean Aulas et François Bernard à une importante Histoire de la Fédération.

Membre de la commission administrative de l'Union Locale CGT du Teil, Serret s'était, depuis 1936, impliqué fortement dans l'aide aux ouvriers ardéchois. En 1937, il appuya les mouvements de grèves des cimentiers-céramistes de Bourg-Saint-Andéol, des chaufourniers de Lafarge (grève avec occupation d'usine), des ouvriers du Textile de Privas. Il aida à la création du syndicat CGT des chaux et ciments Lafarge, consacrant à cette entreprise une « monographie sociale » publiée en brochure en février 1938.

Dans la CGT réunifiée, Serret et ses camarades firent bloc avec une partie des syndicalistes révolutionnaires et des anarchistes, dans le cadre des Cercles syndicalistes Lutte de classe. Au congrès confédéral de Nantes (14-17 novembre 1938), il en fut le porte-parole, délégué par les sections du SNI d'Ardèche, de la Drôme, du Rhône, de la Loire et de la Haute-Loire. Il intervint sur le triple et unique problème : Front populaire, antifascisme, guerre. Après avoir déclaré que ses amis et lui-même voteraient contre le rapport financier et contre le rapport moral, marquant ainsi leur complète désapprobation de l'action de la CGT, Gilbert Serret s'exprima en ces termes : la CGT doit « rompre immédiatement et sans délai avec cette pourriture électorale qu'on appelle le Front populaire. Nous considérons que le mouvement syndical se déshonorerait s'il continuait une seconde de plus à participer à cette comédie infecte qui nous a conduits à la situation actuelle extrêmement grave du point de vue matériel et qui a failli nous mener à la guerre en septembre dernier » et cela « par la grâce des staliniens, de la CGT, des socialistes et de la réaction radicale ». Gilbert Serret condamnait « a collusion de la CGT avec le gouvernement bourgeois », « les comités et les cours d'arbitrage », « le Conseil national

économique, organe de la bourgeoisie » de même que le « BIT, organe du capitalisme international ». Il lui paraissait urgent « de substituer à la duperie et à l'inaction politicienne l'action virile d'une CGT s'inspirant de la lutte des classes ». Quant à la guerre, alors si menaçante, il affirmait la condamner dans tous les cas « même si elle se présente sous le masque de la lutte des démocraties contre le fascisme ». Réprouvant « l'attitude actuelle de ceux qui ont adopté le drapeau tricolore, qui ont collé la Marseillaise à l'Internationale, qui ont tendu la main à l'Église et redoré son blason, qui ont essayé de réaliser le Front des Français avec M. Paul Reynaud en août 1936 », s'attaquant tout à la fois aux réformistes et aux communistes, il s'en prenait à la CGT « inféodée au parlementarisme, d'une part, et, d'autre part, colonisée par le parti stalinien ». Pour terminer, après s'être affirmé pour l'indépendance du syndicalisme, il se prononçait pour la rupture de la CGT avec le Front populaire, pour un programme d'action ouvrière et un retour aux traditions et aspirations du syndicalisme de lutte de classe. « La CGT fera reculer la guerre, en affaiblissant le capitalisme » et, concluait-il, se refusant à toute guerre impérialiste, la CGT déclarait que « pendant et après la mobilisation, la lutte de classe continue ». La motion Serret recueillit 121 voix sur un total de 25 204 mandats. Il s'étonna de ce score dans *L'Émancipation*, bulletin du SNI ardéchois, de décembre 1938, qui ne représentait que le tiers des voix sur lesquelles il avait été mandaté pour intervenir, voix venant uniquement du SNI alors que des sections de métallurgistes, de techniciens et du bâtiment le soutenaient aussi. Il laissait entendre que les mandats avaient forcément été truqués.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Gilbert Serret apparaissait comme une figure de dimension nationale, voire en partie internationale tout en étant resté un petit instituteur ancré dans son territoire. Dans la plus grande discrétion, les Serret hébergèrent la veuve et les enfants d'un docker de Gijon tué aux combats de la guerre d'Espagne, en 1937. Quand éclata la guerre, Gilbert Serret, mobilisé en septembre 1939 à Nancy, évacué au camp de Sissonne, fut réformé après une chute accidentelle. En 1940, les Serret accueillirent chez eux Carmen Littwak, fille de militants communistes allemands (père juif) internés dans un camp de concentration pour réfugiés espagnols après avoir participé aux Brigades internationales.

En octobre 1940, le préfet de l'Ardèche s'adressa à l'Inspecteur d'Académie pour en savoir plus sur Serret, « communiste notoire ». La réponse de l'IA mit en valeur ses mérites professionnels. En janvier 1941, lors de l'arrivée d'un nouveau préfet, la Légion Française des Combattants par lettre l'accusa de n'avoir pas lu les discours du maréchal Pétain lors de la rentrée scolaire. Avec son épouse, il fut déplacé d'office en Haute-Loire, lui à Saint-Vénérand, elle au hameau de Romagnac alors qu'il était malade. Ils cherchèrent à revenir en Ardèche. À la rentrée d'octobre 1941, les Serret, affectés à Taulhac, à proximité du Puy-en-Velay, purent reprendre des relations avec de futurs responsables communistes et francs-tireurs. Après l'annulation de leur déplacement d'office, ils furent affectés à la rentrée 1942 sur un poste considéré comme déshérité à Balazuc. Ils refusèrent d'adhérer au groupement professionnel « Au Travail » mis en place par le gouvernement.

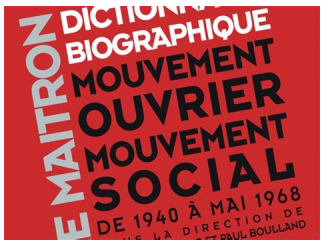
Le soir du 30 juin 1943, Gilbert Serret, qui pêchait dans la rivière, fut retrouvé noyé pour des raisons non élucidées (accident, assassinat des services policiers agissant sous la pression et à la demande de la Milice, crime stalinien).

Ses obsèques se déroulèrent à Grospierres. A l'occasion des obsèques de la mère de Serret en 1950, le maire communiste du Teil, Joseph Thibon, évoqua « l'ardent militant qui était si aimé

de toute la classe ouvrière de toute la vallée du Rhône et si redouté de tous les fascistes du coin ».

https://maitron.fr/spip.php?article131076, notice SERRET Gilbert, Joseph, Auguste. Pseudonyme : MALAURIE Jean par Vincent Présumey, version mise en ligne le 30 novembre 2010, dernière modification le 18 mai 2015.

SERRET France [née DÉROURET Émilie, Albertine, Françoise, dite]



Née le 16 août 1900 à Grospierres (Ardèche), morte le 2 mars 1979 ; institutrice ; militante syndicaliste ; militante des "Amis de l'École émancipée" et féministe.

Fille d'un boulanger, petit exploitant agricole, anticlérical et d'une future épicière, France Dérouret reçut les premiers sacrements catholiques. Elle fit ses études à l'école primaire supérieure d'Aubenas (1912-1916) comme boursière puis entra à l'École normale d'institutrices de Privas en 1916 et en sortit en 1919.

France Dérouret, institutrice stagiaire en Ardèche, à Auriolles puis au hameau de Mauras dans la commune montagnarde de Lespéron, alors un poste « déshérité », exerça en 1921 à Lardy, commune de Lagorce. Elle adhéra au Syndicat des membres de l'enseignement laïc en 1920, futur syndicat de la Fédération unitaire de l'enseignement, poussée par sa révolte contre la guerre, son frère aîné ayant été tué au front à l'âge de vingt ans.

F. Dérouret était alors à l'avant-garde de la constitution de groupes féministes, composés uniquement de femmes, dans le cadre du syndicat : elle y travailla sans doute dés 1921 et fonda en 1923 le Groupe féministe de l'enseignement de l'Ardèche, avec 23 adhérentes, créa aussi celui de la Drôme en 1925, les deux groupes fusionnant en 1928. Elle participa à tous les congrès féministes de la Fédération mais fut « plus syndicaliste qu'étroitement féministe » (lettre de France Serret à Gabrielle Bouët, 14 juin 1971, citée par A.-M. Sohn).

En 1923-1924, pour le congrès national du syndicat, elle fut rapporteur sur les problèmes corporatifs qui se posaient aux femmes et fut chargée en 1924 de la propagande pour la 8e région. En 1927, elle rapporta au congrès de Tours sur la criminalité infantile. À partir de 1925, elle contribua à *L'Émancipation*, bulletin départemental du syndicat et à la rédaction de la tribune féministe dans L'École émancipée et à sa partie « La Vie scolaire ».

Pendant plusieurs années, elle fut membre du conseil syndical. Institutrice à Saint-Etienne du Serre, elle rencontra au syndicat l'instituteur Gilbert Serret, qu'elle épousa uniquement civilement, le 5 septembre 1925 à Grospierres. Ils eurent un garçon. Elle est alors affectée dans la même école que son mari, au Pouzin, et ils obtinrent par la suite des postes doubles à Vallon, à Saint-Montant et à Lablachère.

On parla désormais du couple militant « les Serret ». L'étroite solidarité et complémentarité qui existait entre eux, véritable harmonie, ne signifiait pas un accord systématique : elle ne voulut jamais adhérer au Parti communiste, dont Gilbert Serret fut un membre actif de 1923 à 1930, et elle était initialement plus proche de la tendance Ligue syndicaliste, syndicaliste-révolutionnaire de la Fédération, représentée en Ardèche par Élie Reynier et Paul Boissel notamment. Mais dès 1929, elle milita dans la majorité fédérale qui s'opposait au Parti communiste. A la fin des années 1920, elle fut active dans la création du groupe des jeunes. Sans doute, elle ne considéra jamais comme insurmontables les divergences entre cette tendance et celle de son mari, et les deux fusionnèrent à la longue. Les principes fondamentaux, moraux, intellectuels et politiques, étaient partagés par tous deux. Il y eut une sorte de division sexuée des activités militantes entre eux, le mari étant plus exposé, plus « politique », et jouant un rôle

dirigeant plus affirmé, elle intervenant beaucoup plus dans les groupes féministes, sur les questions pédagogiques ainsi que sur des sujets culturels et littéraires. Mais elle considérait que son activité militante devait comprendre aussi le soutien qu'elle apportait à son mari jusqu'à sa mort en 1943. Lorsque celui-ci fut dirigeant national du syndicat, en 1930-1932, le recopiage souvent nocturne de la correspondance manuscrite en vint à menacer sa santé (lettre de G. Serret à Louis Bouët citée par Loïc Le Bars, p. 418). Lorsque la santé mentale de Gilbert Serret parut un instant ébranlée à la mort de leur fils, René, à l'âge de cinq ans d'une méningite en 1934, elle le préserva.

Dans le domaine pédagogique, partie intégrante à ses yeux de l'action militante pour changer la vie, mais ne devant pas être séparée des autres domaines d'action et devant donc relever avant tout du syndicat, France Serret développa vivement, dès la fin des années 1920, et dans ses propres classes, des méthodes reposant sur la mise en activité des enfants autour de centres d'intérêt, et fit d'elle-même le même cheminement que Célestin Freinet et Élise Freinet, inventant de façon autonome l'imprimerie à l'école, la correspondance de classe, pratiquant aussi beaucoup d'activités de sorties naturalistes et botaniques, et l'emploi de vivariums et aquariums comme centres d'activité. Aussi, fut-elle membre de la Coopérative de l'Enseignement Laïc, point de départ du mouvement Freinet, de façon définitive à partir d'août 1931, ayant constitué son groupe ardéchois avec Jeanne Pradal et Paul Boissel, étant en correspondance avec les Freinet auxquels elle rendit visite. Mais elle resta réservée sur les affirmations de ceux-ci qu'elle jugeait trop catégoriques, voire dogmatiques, se prononçant pour le pluralisme des méthodes et l'emploi de manuels scolaires, et jouant un rôle de modérateur et d'intermédiaire dans les conflits qui opposèrent, au début des années 1930, les Freinet à la direction de la Fédération.

Après 1936, elle participa à quatre congrès nationaux du Syndicat national des instituteurs dont deux comme déléguée de la section ardéchoise. Gréviste le 12 février 1934, elle adhéra, avec son mari, au comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Tout en partageant le plupart des analyses pacifistes des syndiqués du Rhône, elle fit grève le 30 novembre 1938. Elle aide matériellement et moralement aux Républicains espagnols.

En poste avec Gilbert à Saint-Montan, de 1929 à 1938, elle eut dans les premières années peu d'élèves car, ayant l'école de filles, le poids clérical dans le village s'opposait à leur scolarisation à l'école publique. Elle parvint à faire augmenter peu à peu ses effectifs, militant donc pour la scolarisation laïque des petites filles. Sans doute comme le redoublement d'activité politique chez Gilbert, après la tragédie de la mort de leur enfant, France Serret au même moment intensifia à nouveau son activité pédagogique et culturelle, par exemple dans le domaine de l'enseignement de la botanique, des herbiers, et de la pivoine pélerine, « Pimpanella », terme qu'elle utilisa comme pseudonyme. Dans le domaine des recherches locales, elle correspondit avec le poète régionaliste Charles Forot qui était par ailleurs à l'autre bout de l'échiquier politique.

La mort de Gilbert Serret, après leurs tribulations sous Vichy, marqua évidemment une césure dans la vie de France Serret. Après avoir été en poste avec Gilbert Serret, depuis 1938, à Lablachère jusqu'en janvier 1941, puis déplacée d'office à Romagnac puis en fin d'année à Taulhac (Haute-Loire), de retour en Ardèche à Balazuc fin 1942, elle fut nommée à Ruoms où elle termina sa carrière d'institutrice en 1955. Elle hébergea la petite Carmen Littwack, enfant de militants communistes allemands dont le père était juif, la faisant passer pour sa nièce et

l'ayant dans sa classe avec la complicité consciente ou non du village. Les Littwack, ayant survécu, revinrent, la mère d'Allemagne, le père de camp, retrouver leur enfant, durant l'été 1945.

Ses activités militantes comportaient toujours l'aspect pédagogique, notamment dans le Groupe français d'Éducation nouvelle depuis sa création. Après sa retraite comme institutrice, elle répondait toujours à toute demande de renseignement ou de causerie, et entretenait une très volumineuse correspondance. Dans la revue *Mémoires d'Ardèche et Temps Présent* consacrée à Gilbert Serret, nous avons donné un aperçu de cette correspondance avec des veuves de militants de diverses tendances, qui s'adressaient à elle. Abonnée à *La Révolution prolétarienne*, elle fut aussi en relation suivie avec les animateurs de *L'École Emancipée*, Maurice Dommanget, Marcel Valière, Gilles Carrez ..., avec des militants de diverses tendances à l'exclusion des « staliniens » affirmés, Pierre Naville qui lui rendit visite à plusieurs reprises, Alfred Rosmer, Robert Louzon, avec l'historien trotskyste Pierre Broué. Quand Jean Maitron créa *Le Mouvement social* et le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, elle soutint l'œuvre dès le début et elle fut la correspondante privilégiée pour l'Ardèche, à l'origine de nombreux articles, tout en gardant une grande discrétion sur elle-même et dans une certaine mesure sur son mari, sur sa mort sur laquelle elle ne put faire la lumière, tout en étant convaincue qu'il avait été tué par la Milice (lettre à René Dazy, citée dans *MATP* spécial G. Serret).

France Serret aida aussi la reconstruction du SNI en Ardèche après la guerre, et toujours active elle participa aux campagnes de défense laïque. Elle conseilla son équipe d'animation jusqu'à la perte de la direction de la section départementale par le courant des « amis de L'École Emancipée », dans les années 1950. Dans cette tendance, elle se prononça nettement en 1969 contre le courant « Front Unique Ouvrier » lors de la scission de cette tendance, puis observa une certaine distance par la suite.

France Serret, décédée à l'hôpital d'Aubenas, fut inhumée civilement à Grospierres.

Principales féministes dans le Maitron

https://maitron.fr/spip.php?article131075, notice SERRET France [née DÉROURET Émilie, Albertine, Françoise, dite] par Vincent Présumey, version mise en ligne le 30 novembre 2010, dernière modification le 8 janvier 2022.

Décembre 1915

L'ÉMANCIPATION

BULLETIN

des Instituteurs et Institutrices syndiqués de l'Ardèche

RENSEIGNEMENTS DIVERS

SECTION SYNDICALE :
Secrétaire : Mlle AVENAS, à Félines ;
Trésorière : Mme DUTRONT, à Sarras ;

EMANCIPATION :
Secrétaire : Mme ARNOUX, à St-Romain-d'Ay
Trésorière : Mme REYNOUARD, à Esclassan.

Dans le cadre du colloque « Les Serret, un syndicalisme pour changer le monde » organisé au Teil le 8 juillet par la FSU et l'IHS-CGT, nous vous proposons un voyage dans les écoles rurales ardéchoises au début du siècle dernier, à partir des articles de France (bientôt) Serret dans l'Emancipation, le bulletin du syndicat, en 1923.

Les palais de France.

Septembre 1919 : France Derouret, majore de la promotion 1916-1919, fait ses adieux à l'Ecole Normale d'Institutrices de Privas. En 1920, elle donne son adhésion à la Section sindicale[1] des membres de l'Enseignement Laïque Drôme-Ardèche, dont elle devient rapidement la responsable du Groupe des Jeunes, puis la Secrétaire à la propagande. C'est au syndicat qu'elle rencontre Gilbert Serret, major de la promotion 1918-1921 de l'EN de Garçons.[2]

Un bon rang à la sortie de l'ENI ne garantit pas un poste avantageux : après trois mois à Auriolles et deux ans à Lesperon, la voilà nommée à Lagorce, à l'école du hameau de Lardy. C'est une « école louée » par la commune à un particulier.

La situation y est telle que la trésorière du syndicat, Elise Avenas, lui consacre un article complet dans L'Emancipation de juillet 1923, sous le titre **« Un petit bijou de palais scolaire. Lagorce Lardy**. »

On y apprend que « *la cour [y est] commune avec la ferme ; les enfants la partagent avec la volaille et les porcs. Les étables sont à trois mètres des portes et fenêtres... » « La salle de classe [est] une ancienne cuisine, claire, ensoleillée... si petite que les tables touchent presque au poêle et l'une d'elles a commencé à brûler... ».*

Il n'en va pas de même pour le logement « *deux chambres au rez-de-chaussée, l'une enfoncée dans le sol ne voit jamais le soleil. Pièces très humides, l'eau suinte sur les murs, repaires aimés des scorpions (l'institutrice en a tué quatre le même jour* ».

Par contre, aucun risque d'incendie là : « *Dans aucune des deux chambres il n'y a de cheminée... La toiture en mauvais état laisse passer les pleurs abondants du ciel... »*

Le jugement d'Elise Avenas est sans appel *: « Il est facile d'imaginer la situation pénible, la vie gênée, intolérable même, d'une institutrice dans ces conditions exceptionnelles ».*

L'administration n'est pas loin de le partager : l'Inspecteur Primaire, Louis Salomon, écrit dans son rapport d'inspection du 02/04/24 « *... Elle obtient dans une école assez ingrate à beaucoup de points de vue (local, esprit de la population etc.) des résultats vraiment bons*. ». Il précise le 20/02/25 : « *Local loué bien insuffisant : classe trop petite, logement médiocre...* » . Comment ne pas se fier au jugement de Salomon ?

Il y a bien un maigre espoir : « *L'administration connait les faits... mais un projet de construction est à l'étude depuis longtemps*. » nous apprend E. Avenas. Louis Salomon note en rouge sur son Bulletin de contrôle du 08/01/23 qu'il est « *... en déplacement à Lagorce pour le choix de l'emplacement de la future maison d'école...* »

France ne la verra pas et passera quatre ans dans ce petit paradis. Riche, si on ose dire, d'une telle expérience, elle est bien placée pour réaliser une série de trois articles en mars, juillet et octobre 1923 sur « **Les postes déshérités en Ardèche** », *« ... le cauchemar des jeunes instituteurs, et surtout des jeunes institutrices. Comme il y a beaucoup d'écoles mixtes, les écoles déshéritées sont surtout le lot des jeunes filles...* »

Elle évoque d'abord les difficultés matérielles, en termes de transport (« *Pour gagner la région de l'Ardèche où vit sa famille, on traverse quatre départements et on met 24 heures ou plus* »), de ravitaillement (« *... Dans le hameau, on ne peut rien se procurer à part du lait et du beurre... et du pain noir pour les longues semaines de neige...* ») et surtout de locaux scolaires : « *A Cellier du lac... le plancher de la classe est dans la cave... A Lanarce Lapeyramont, dans le même couloir, la porte de l'école et celle de l'étable se font face...* », pour ne rien dire des conditions d'hygiène : il n'y a souvent pas d'eau sur place « *... en été, sécheresse ; on descend dans le vallon et on puise de l'eau dans une*

1 A cette époque le Syndicat milite pour une « ortografe simplifiée ».

2 Certaines annonces matrimoniales peuvent être très discrètes : en juillet 1925, la Secrétaire à la propagande est Mademoiselle Derouret à Lagorce Lardy, en octobre, c'est madame Serret au Pouzin… A l'issue d'une mutation qui mériterait en elle-même un article, tant elle fut mouvementée…

excavation de rocher... on ne gaspille pas à des débarbouillages un liquide si rudement conquis ! (E A.), « *mais ce qui manque le plus dans ces écoles, ce sont encore les cabinets.* » (F S).

Ces difficultés matérielles se doublent d'un isolement intellectuel et moral « *...Dans ces pays arriérés, on ne peut trouver aucune distraction intellectuelle... Il est difficile de trouver – hors celle des collègues- de fréquentation convenable...*».

Comme le note Elise Avenas : « *Ajoutons au menu quelques lectures et... ah ! non, pas l'amour, malgré la tradition : ce serait « imprudent* » car ajoute France « *... si on va deux fois de suite dans une famille où il y a un fils à marier, ce dernier se croit autorisé à vous en conter et espère épouser ou –pour employer l'expression du pays- « gagner la laïque* ».

On aborde là les problèmes liés à ce que l'Inspecteur Salomon appelle « *Esprit de la population ...*»

Y.L. – FSU 07

A paraitre dans Envol de juillet 2023

Les palais de France. (2)

L'Inspecteur Primaire Louis Salomon inspecte France en 1920 à Lesperon. Il conclut ainsi son rapport : *« Mademoiselle Derouret s'applique à rendre le plus de services possibles... Elle a obtenu la confiance des familles, ce qui n'est souvent pas commode dans ces régions ...»*

Il pointe là un des problèmes récurrents pour les jeunes enseignants nommés dans les postes déshérités : ce que France nomme *l'hostilité des populations*.

C'est particulièrement vrai en « *Haute-Ardèche... la région la plus fanatique du département. Les populations y sont entièrement cléricales... L'instituteur ou l'institutrice qui ne fréquentent pas l'Eglise sont généralement mal vus. Le curé ne se gêne pas pour prêcher la guerre à l'école laïque. Dans les villages où existe une école privée, l'école publique n'a pas d'élèves...* » (Idem).

Après quatre ans de tels postes, France peut en tirer un bilan, et en quelque sorte compléter l'appréciation de son inspecteur en 1920 : « *Au fond, la population méprise et jalouse l'instituteur ou l'institutrice qui ne va pas à l'église, qui n'a pas ses habitudes, qui « gagne beaucoup à ne rien faire »... [Elle] ne la prend en considération que si elle a quelque allure d'aisance, si elle paye cher... sans marchander, si elle rend beaucoup de services et en demande peu* ».

Forte de ces années d'expérience professionnelle et syndicale, elle souhaitera en faire profiter ses (encore plus) jeunes collègues dans sa très jolie lettre « *A une normalienne sortante* »

« Je pense à toi, petite normalienne sortante, en ces derniers jours de septembre où s'élabore péniblement le « mouvement du personnel », je pense à toi qui attends fébrilement ta nomination et à la série de postes que je connais, là-haut sur le plateau. Ces postes là, personne n'en veut, et l'un d'eux sera fatalement ton lot, car ils ont été créés sans doute pour les débutantes.

Cet automne donc, tu ne reverras pas l'EN et son jardin fleuri de crocus et de cosmos, c'est vers le plateau aux grands espaces vides où semble déjà rôder l'hiver que tu te dirigeras dans quelques jours. Et je sais que tu quitteras ta famille avec courage, heureuse, au fond, de te sentir libre après trois ou six ans d'internat, heureuse d'entrer enfin dans la vie et de pouvoir gagner toi-même ton pain, insouciante aussi comme on l'est à ton âge et comme il est bon de l'être.

Je souhaite, amie inconnue, que le hameau perdu sous les frênes jaunissants et les sorbiers sauvages te fasse bon accueil, et que ton école te sourie dès ton arrivée, malgré ses murs noirs, sa porte délabrée, ses fenêtres étroites et son plancher branlant. Mais je sais quel cortège de désillusions, d'inquiétudes et de tristesses risque de t'assaillir dès les premiers jours de ton installation...»

"Et c'est pour t'apporter dans ton isolement une amicale pensée et la fraternelle sympathie du « Groupe des jeunes », où tu comptes, sache-le bien, des camarades qui s'intéressent à toi, que j'écris ces quelques lignes.

Jeune camarade, quand les difficultés matérielles, pédagogiques ou autres seront trop grandes pour ton inexpérience et ta timidité, et risqueront de briser l'élan de ton enthousiasme et de ta foi - ces précieux trésors de nos vies - n'hésite pas à venir vers notre « Groupe de jeunes », qui est un groupe d'amis dans l'étude et dans l'action."

(Emancipation 1. Octobre 1924.)

Mais si la syndicaliste est attentive au sort de ses collègues, l'enseignante l'est tout autant à celui des enfants qui lui sont confiés par les familles dont « *elle a obtenu la confiance* ».

Le dernier article de la série « Les postes déshérités dans l'Ardèche » (Emancipation 1. octobre 1923) est intégralement consacré aux difficultés pédagogiques.

Il y est bien sûr question de problèmes matériels (classes étroites, surchargées, mobilier et chauffage insuffisants, absence de commodités et de matériel d'enseignement...) ou d'inexpérience des maîtresses (*« Les débutantes sont désemparées en face de leur classe. L'Ecole annexe ne prépare nullement la normalienne à la tâche qui l'attend tout de suite... C'est lorsqu'on a pris l'habitude de sa classe... qu'arrive le changement... changement toujours accueilli d'ailleurs comme une délivrance. Mais il faut bien reconnaître que l'intérêt des élèves n'est pas dans ce changement successif et l'arrivée de nouvelles institutrices toujours plus inexpérimentées que celles qui partent...* ».

Mais le propos de France se concentre aussi sur les conditions de vie de ses élèves *«... loués dès huit ans de Pâques à la Saint-André pour garder les bestiaux. On ne revient en classe que*

lorsqu'il n'y a plus rien à faire à la maison : quand les vaches sont définitivement rentrées, quand la dernière pomme de terre et le dernier chou sont dans la grange... En juin, les tout petits s'en vont pour garder les cochons... De bonne heure, l'enfant est chargé de lourds travaux. Les fillettes en particulier veillent très tard pour faire de la dentelle aux fuseaux... », bien sûr pour leurs conséquences sur l'école (fatigue, classes désertées puis surpeuplées...) , mais aussi pour leur violence : *« Dès le mois de mars, les enfants pauvres sont loués comme bergers ou petits valets de ferme (révoltante exploitation de l'enfant)... »*

Cette attention à l'intérêt de l'enfant ne se démentira jamais, de 1925 où elle consacre un long article dans l'Emancipation aux « Enfants victimes de l'Assistance » jusqu'à sa participation au « Comité Pédagogique de la Maison de l'Enfance de Soubeyran, œuvre maîtresse de la Fédération des œuvres laïques ardéchoises... où elle acquit très vite une incontestable notoriété... »[3]

Y.L. – FSU 07

A paraitre dans Envol de septembre 2023

3 Y. Issartel. Grou Peïro 9. Juillet 1980.

Au fil d'une carrière…

Le refus de parvenir !

Dans l'héritage du syndicat d'avant première guerre mondiale, France et Gilbert trouvent une éthique syndicaliste résumée dans la formule du pédagogue Albert Thierry du « **refus de parvenir** », qui n'est « *ni refuser d'agir ni refuser de vivre, mais refuser de vivre et d'agir aux fins de soi* », dans une logique d'émancipation collective.

Ils l'appliqueront sans faille dans leurs différents combats, comme ils la mettront en œuvre dans leur propre carrière professionnelle.

- 1925. Des nominations contestées.

Françoise Derouret, en poste à Lagorce Lardy, épouse le cinq septembre 1925 Gilbert Serret, nommé au Cours Complémentaire du Pouzin. Où affecter ce jeune couple ?

Dans un premier temps, c'est aux Vans que le couple est muté, Gilbert au Cours Complémentaire, France à l'école de garçons. Réaction immédiate du syndicat : *« Contrairement au règlement, madame Serret a été nommée dans une école de garçons… quoique non parente du directeur. Ennemis irréductibles des faveurs, aussi bien pour nos amis que pour quiconque, nous avons protesté contre cette nomination…* » (Emancipation 1. Octobre 1925)

Le couple dont les postes avaient été attribués aux Serret n'ayant finalement pas obtenu sa mutation dans le Gard, France et Gilbert sont alors nommés au Pouzin : lui sur son ancien poste au Cours Complémentaire, elle… à l'école de garçons ! « *Le Conseil départemental l'a décidé ainsi par 7 voix contre les 4 des représentants du personnel et 1 abstention. Ces faits établissent de façon péremptoire l'incroyable imprévoyance administrative. Nous protestons d'autant plus énergiquement qu'il s'agit de nos amis…* » (Emancipation 2. Novembre 1925).

Ceux qui seront bientôt « les Serret » publient dans le même article une Mise au point qui affirme que *« 1. Nous n'avons jamais sollicité pour F. Serret un poste dans une école de garçons.* ***2.*** *L'administration ne nous a jamais consultés sur la nomination de F.S. dans une école de garçons* » et se termine ainsi : *«* ***8.*** *En juillet prochain, nous demanderons notre changement.* ***9.*** *Enfin, nous protestons énergiquement nous-mêmes contre une faveur qui nous est imposée et que nous ne saurions accepter volontiers sans renier nos principes syndicalistes* ».

Comme l'avait écrit France dans son article sur « Les postes déshérités dans l'Ardèche » en mars 1923 « *Les bons postes ne sont, en somme, que ceux de la vallée du Rhône et des vallées inférieures de ses affluents. Il est donc évident qu'ils sont… l'infime minorité* ». C'est ce qui va déclencher l'épisode suivant : même si les Serret « *ont été nommés à un poste qu'ils n'avaient point sollicité et pour lequel on ne les a même pas consultés* » , la nomination de ce jeune couple sur « de bons postes » déclenche des réactions..

Le 26 novembre, le secrétaire du syndicat reçoit la lettre suivante :

« *Le Pouzin, le 25 novembre.*

mon cher Brahic,

des collègues - des syndiqués – n'ont pas eu l'élémentaire honnêteté de se renseigner exactement sur notre « cas ». Et ils nous ont accusés d'avoir sollicité ou accepté de bonne grâce une faveur. Nous avons apporté dans l'Emancipation de novembre l'exacte vérité. Bien qu'ayant la conviction de n'avoir jamais failli à notre devoir de syndicalistes, nous ne pouvons supporter l'intolérable suspicion de quelques camarades.

En conséquence, nous donnons notre double démission du Conseil syndical parce que : ***1.*** *Nous sommes profondément peinés et découragés ».* ***2.*** *Nous ne saurions conserver une charge syndicale n'ayant pas la confiance de tous.*

F. Derouret. Serret. Gilbert Serret. »

Le Conseil syndical ne l'entend évidemment pas ainsi : *« les accusations portées contre nos camarades sont graves. Elles atteignent le CS tout entier en laissant supposer que nous pourrions supporter parmi nous des « achetés » et des profiteurs , et que nous sommes des gens qui, à l'occasion, s'assoient sur les principes quand l'intérêt personnel est en jeu …*

Le CS a pris à l'unanimité les décisions suivantes : 1. Le CS refuse la démission de France et Gilbert Serret et décide de porter la question devant l'AG » (Emancipation 3. Décembre 1925).

Sans surprise, l'AG du 24 décembre 1925 « *[maintient] à l'unanimité les camarades Serret à leurs postes. Boissel met en garde les syndiqués contre les faveurs que l'administration semble prodiguer à dessein à certains militants* » (Emancipation 4. Janvier 1926).).

Qu'il s'agisse de la part de l'administration de maladresses répétées, de duplicité ou d'un savant mélange des deux, la ferme réaction du syndicat clôt l'épisode.

Comme promis, les Serret demanderont en juillet leur changement. Ils seront nommés lui à Vallon pont d'Arc, elle à… Saint-Etienne-de-Serre d'après son dossier professionnel. Elle n'y mettra cependant pas les pieds, puisqu'elle sera inspectée les 3 mai 1927 et 29 mai 1929 à… Vallon Pont d'Arc ! Le couple sera ensuite muté, régulièrement cette fois, à Saint Montan le 1er octobre 1929.

2) 1927. 1954. Des promotions rejetées.

Les Serret sont d'excellents instituteurs, l'administration entend donc les promouvoir le premier janvier 1927. Si Gilbert l'est à l'ancienneté, France l'est au choix, ce que le syndicat, et donc les Serret, combattent.

Le règlement Intérieur de la section prévoir que « *Tous les syndiqués doivent verser à la Caisse syndicale les trois premières mensualités des suppléments reçus la première année pour promotion au choix.* »

France va faire beaucoup plus : elle va verser à la caisse syndicale l'intégralité de ses « *mensualités d'augmentation* » de l'année. C'est ainsi que l'on trouve au fil des mois, sous la rubrique « Versement sur promotion au choix »

- *En juin : pour les Groupes Féministes… 80 Francs (cinquième versement intégral)*
- *En juillet : pour les Groupes féministes … 80 F (sixième versement)*
- *En octobre : pour l'Emancipation… 240 F (juillet-aout- septembre)*
- *En novembre : pour L'Emancipation… 80 F*
- *En décembre : Pour les camarades frappés… 80 F*
- *Et enfin en janvier 1928 : pour l'Emancipation… 80F (douzième versement sur promotion au choix.*

Cette décision individuelle, France la mettra en situation plus d'un quart de siècle plus tard…

Après-guerre, les statuts de la section ardéchoise prévoient dans leur article 8 que « *Les adhérents doivent protester contre tout avancement au choix et distinction honorifique, et* ***sous peine de radiation verser à la caisse syndicale la première mensualité d'augmentation…*** »

En avril, sous le titre « L'action syndicale doit être celle de tous les syndiqués », l'Emancipation 49 publie la liste de 43 « *syndiqués ayant gagné trois ans ou plus de trois ans du fait de promotion au choix et n'ayant pas refusé une éventuelle promotion au choix au 1-1-54.* », et donc « *exclus conformément aux décisions d'AG de décembre 1952 et du 26 novembre 1954* », dans un moment de fortes tensions internes dans la section, propice à un raidissement sur les « fondamentaux » du syndicat.

Trois mois plus tard, la bientôt retraitée France prend une dernière fois la plume dans les pages de l'Emancipation dans la rubrique Vie corporative, sous le titre « Promotions au choix » pour rappeler l'opposition du syndicat « *à tout ce qui divise le personnel et porte atteinte à sa dignité, et, en particulier : l'avancement au choix et la note de mérite* ».

Elle rappelle l'ancienneté de cette orientation, et son actualité :

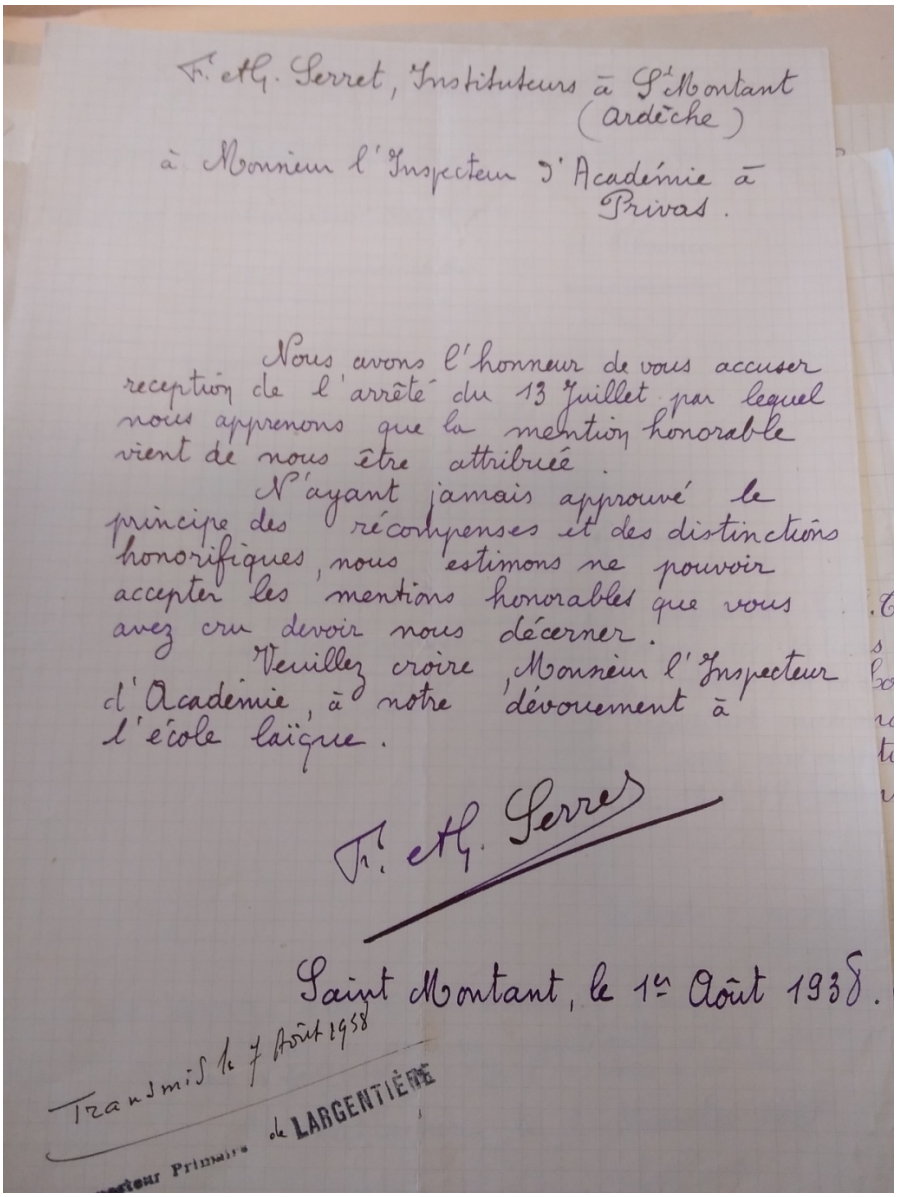
« *Qu'on permette à la vieille militante que je suis de rappeler, une fois de plus, combien était populaire chez les instituteurs ardéchois cette opposition au « choix »... En 1916 - en pleine guerre – les élus syndiqués démissionnent du Conseil départemental pour protester contre la promotion au choix attribuée, malgré eux, aux délégués du personnel* ».

Face à l'administration (« *pourquoi nos chefs ne profiteraient-ils pas de nos faiblesses pour reprendre en mains ce petit instrument du pouvoir qu'est le choix* ? »), elle en appelle à l'unité : « *Camarades, nous avons mieux à faire que de nous diviser à propos d'un système d'avancement qui sème la jalousie et la suspicion entre collègues et, qu'honnêtement, en son for intérieur, chacun de nous condamne.* »

Aux deux extrémités d'une carrière professionnellement et syndicalement exemplaire, la même conviction, la même détermination... et la même volonté de mettre en œuvre ce qu'Yvonne Issartel décrit excellemment comme un « syndicalisme d'exigence morale »[4]

3) 1938. Des distinctions refusées.

Les Serret sont d'excellents instituteurs, l'administration envisage donc de les distinguer en leur attribuant la Mention Honorable. La réaction du couple ne se fait pas attendre :[5]



Mrs et Mme Serret, Instituteurs à St Montant (Ardèche)

à Monsieur l'Inspecteur d'Académie à Privas.

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de l'arrêté du 13 Juillet par lequel nous apprenons que la mention honorable vient de nous être attribuée.

N'ayant jamais approuvé le principe des récompenses et des distinctions honorifiques, nous estimons ne pouvoir accepter les mentions honorables que vous avez cru devoir nous décerner.

Veuillez croire, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, à notre dévouement à l'école laïque.

Mrs et Mme Serret

Saint Montant, le 1er Août 1938.

Transmis le 7 Août 1938

Inspecteur Primaire de LARGENTIÈRE

L'administration ne tiendra aucun compte de ce refus, puisque France se verra décerner la Médaille de Bronze en 1945, avant d'être nommée Officier d'Académie en 1948 et enfin Officier de l'Instruction Publique en 1954, juste avant sa mise à la retraite. Ce sont les plus hautes distinctions honorifiques que pouvaient recevoir les instituteurs jusqu'en 1955, date à laquelle les Palmes Académiques - seul ordre impérial encore en vigueur avec la Légion d'Honneur - s'ouvrent aux instituteurs et institutrices.[6]

Y.L FSU 07

4 Yvonne Issartel. Mémoire d'Ardèche et temps présent. N° 61-1. 15 février 1999. Pp 51-54.

5 On notera le marqueur de l'individu collectif que sont « Les Serret » : la signature du couple, qu'ils utiliseront encore dans la période noire de la nomination forcée dans la Haute-Loire.

6 Merci à Marc Zanoni.

Discours de Élie REYNIER pour l'enterrement de Gilbert SERRET (1902-1943)

le vendredi 2 juillet 1943 à Grospierre

Comment dire notre stupeur devant l'invraisemblable télégramme de mercredi 30 Juin, si inattendu qu'il nous laissa assommés, incapables de réaliser l'affreuse nouvelle !
Réelle pour nous tous, cette stupeur désespérée s'accroissait pour moi de ce fait que j'avais, quatre jours plus tôt à peine, laissé Gilbert en aussi bonne santé que le permettait sa souffrance chronique ; que nous venions de passer ensemble à Balazuc, 3 ou 4 jours qui allaient rester pour moi (et pour eux, je l'espérais bien alors!) de durables et bien affectueux souvenirs. Et puis brutalement ... Ah ! Ce ne sont plus des rappels joyeux du passé, né de l'espoir, la certitude d'en créer encore de nouveaux !

Tout de suite, deux idées, deux sentiments simultanés, nous ont saisies : On ne verrait plus Gilbert ! Et que devient sa compagne ?

On ne verrait plus Gilbert !
Pouvons nous imaginer que jamais plus nous n'aurons devant nous ce lumineux visage, ces grands yeux clairs si droitement fixés sur nous ; que nous n'entendrons plus sa voix cordiale et vibrante, son rire joyeux, ironique parfois ; que nous n'aurons plus jamais ces conversations toujours vivantes, toujours passionnées, sur les sujets les plus divers ; que nous ne sentirons plus, loin ou près de nous, mais toujours près de notre cœur, cette amitié chaleureuse, dont l'expansion, surtout par lettres, était, ces dernière années, devenue rare, mais se manifestait aussitôt qu'un ami était frappé de quelques angoisse paternelle, de quelques épreuves injustifiée.

Tous ceux qui ont connu Gilbert ont apprécié à sa valeur cette amitié fidèle, profonde et sûre, qui n'est plus, et qui pourtant nous reste, avec tant de fierté de l'avoir méritée, tant de tendresse et de douleur.

La chaleur de propre amitié se fondait aussi sur cette sensibilité si vive, cette capacité inépuisable d'affection, qui étaient les siennes. Et encore, sur la générosité, la hauteur morale qui le caractérisaient. Je ne pense pas avoir perçu jamais chez lui rien de médiocre, une pensée basse, un sentiment mesquin de malveillance réelle ou de rancune. Même au fort de discussions ou de désaccords parfois vifs, il gardait sa noblesse de cœur et son esprit d'équité.

En même temps qu'un cœur ardent et tendre, Gilbert était une intelligence supérieure que tous reconnaissaient, chefs, collègues et amis, et enfants même dans la mesure de leur âge. Je l'ai assez connu, depuis 25 ans, pour parler librement de sa vie intellectuelle et professionnelle. Deux de ses anciens professeurs, ici, l'un scientifique, l'autre littéraire, peuvent dire combien il était passionnément intéressé par tant de choses, les yeux et l'esprit largement ouverts sur toutes les manifestations de la vie. Nous savons que c'est pour d'affectueux scrupules familiaux qu'il ne continua pas ses études après l'École Normale, comme nous le souhaitions, et comme il l'eût fait avec succès. Et cet excellent élève était devenu sans effort un excellent maître, un éducateur hors pair. Si jamais ont été vrais pour quelqu'un, et pour une tâche beaucoup plus flagornée que vraiment honorée, les deux vers célèbres, c'est pour lui (le second vers au moins, car il n'eût pas admis que la tâche était facile ni surtout ennuyeuse) :

« La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour. »*

Pour sa culture personnelle, pour son travail professionnel, deux de ses préoccupations constantes, il était toujours en éveil, toujours prêt à la lecture, à l'observation perspicace, à l'étude qui approfondit, et à la réalisation d'idées neuves. Dans ces 4 journées tout récemment passées ensemble, que de sujets de ce genre n'avons-nous pas abordés (avec bien d'autres) ! J'avais apporté (il y avait insisté) la carte géologique détaillée, et nous l'avons étudiée au pied de la Tournelle, au dessus de l'Ardèche, puis dans le bureau de travail. Il m'exposait aussi son plan de plusieurs monographies communales de Balazuc, déjà commencées, agricole, botanique, géographique, historique, genre de travaux déjà expérimentés, à St-Montan, à Lablachère . Il a passé près de deux ans dans la Haute-Loire et la Haute-Ardèche, du géologue Marcelin Boule. Puis il a vu et étudié de son mieux le pays, ses notes comprennent nombres de coupes géologiques, des dessins, des observations géographiques ou folkloriques (prises en plein accord avec sa compagne, je ne l'oublie pas un instant).

Cœur et intelligence animaient constamment son enseignement, si fructueux pour les enfants , et tous, grands et petits, le comprenaient ou le sentaient bien. Qu'un grand chef lui ait dit un jour : « Je savais bien que je trouverais quelque chose d'intéressant chez cet animal de Serret. » ; qu'un chef moindre, mais plus compétent, ait rendu ce témoignage : « C'est le meilleur ménage d'instituteurs que j'aie connu dans ma carrière », cela prouve qu'il y a, heureusement, des chefs clairvoyants et équitables (et nous venons encore de nous en apercevoir). Mais cela ne nous étonne pas. Il faut l'avoir vu vivre et circuler dans ces trois bourgs ou villages (et partout ailleurs c'est évident), avoir vu les regards des mioches levés vers lui, affectueux et confiants, l'avoir vu causer avec les parents, avec tous les gens du village, pour sentir ce que l'école a perdu, ce que nous avons tous perdu avec l'école.

Sa carrière, et les fonctions syndicales qu'il a assumés (comme le secrétariat du syndicat en 1927-1928), l'ont mis en relations, dans des comités, avec les différents chefs départementaux ; et des échos nous sont revenus, sur la stupéfaction de ceux-ci, devant ce tout jeune homme, qui ne paraissait pas même alors ses 26 ou 27 ans, et qui, au cours des débats, écoutait les objections, les avis opposés, avec une attention soutenue et silencieuse, puis les discutait avec tant de maîtrise de soi et du sujet, avec tant de maturité d'esprit. De sa vie syndicale et publique, si active, si véhémente remplie d'une ardente passion pour la justice, la liberté, l'avènement d'une humanité meilleure, je ne dirai rien qui puisse être compris comme une critique à l'égard de certains adversaires alors libres et vigoureux, aujourd'hui poursuivis : ce serait à mes yeux, comme aux siens, une l'acheté. Mais dans ce domaine de la pensée et de l'action, les idées fondamentales qui l'ont inspiré depuis 1921, à sa sortie de l'école normale, et qui l'animaient déjà auparavant, auxquelles il était arrivé sans influences extérieure et par sa seule réflexion, et qui se mûrissaient au cours des ans, il leur est toujours resté fidèle, sans compromission, sans autres concessions apparentes que celles que les événements commandaient à tous.

Chaleur et générosité du cœur, fraîcheur et spontanéité si prenantes, jeunesse toujours renouvelée de l'esprit, droiture et sincérité sans réserves, est-ce bien là le Gilbert SERRET que vous avez connu, l'ami sûr et tendre, le maître incomparable, le travailleur épris de justice et de paix ?

Laissez-moi rappelez ici d'autres deuils douloureux, et parmi nous seulement. En Août 1940 Élise AVENAS, aussi ferme et intransigeante qu'affectueuse et loyale, et que la guerre et l'injustice ont épuisée, et tuée. En Août dernier, c'est le cher « papa DAYRE » (que nous avons bien connu ici), le papa Dayre, comme nous l'appelions tous, même moi qui était de son âge et que liait à lui une amitié vieille de 36 ans, non moins ferme et intransigeant, non moins affectueux et loyal, non moins passionnément épris de sa tâche, vétéran de nos bons combats,

estimé et aimé de tous. De tels départs, et d'autres peines, intimes ou mondiales, emplissent d'une amertume désespéré celui qui pourrait s'écrier comme le poète :

« Que te sert, Ô Priam, d'avoir vécu si vieux !
Tu vois tomber tes fils, tes amis et tes vieux ... »

Le plus jeune, Gilbert SERRET, s'en va brusquement, alors que de longues années de travail utile, social, pédagogique, amical ; s'ouvraient encore devant ses 40 ans.
Avant la souffrance physique qui le tenaillait depuis cette guerre, et qui nous rendait sa démarche si douloureuse à voir, lui qu'on avait toujours connu alerte, infatigable, débordant de vie, avant cette épreuve il en avait subi une bien plus cruelle, la disparition, en Mars 1934, à 5 ans, de leurs délicieux, leurs inoubliable petit René. Le dirai-je, à ce moment, et pendant plusieurs mois, nous avons craint pour la raison même de Gilbert, si sensible, et si durement touché, et que seuls ont sauvé le courage et le dévouement de sa compagne.

C'est pourquoi, en même temps que cette pensée : Nous ne verrons plus Gilbert, une autre, simultanée, nous a tournées vers vous, France, amie chérie : Comment alliez-vous supporter, comment supportez-vous cette épreuve inattendue et terrible ? Tout notre cœur de père, ou d'amis fraternels, en est étreint d'angoisse. Nous sentons bien la vanité des mots ; nous souhaitons que notre tendresse redoublée, la chaleur de notre sympathie, vous soit sensible, vous réconforte un peu. Mais ce sera bien peu, car nous-mêmes, et ce sera mon dernier mot, je ne puis rien dire de plus, nous mêmes nous ne pouvons pas exprimer notre détresse et notre déchirement dans cet adieu à notre Gilbert.

Grospierre, vendredi 2 juillet 1943.
Élie. REYNIER.

*La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles- Paul VERLAINE - Recueil : "Sagesse"

BIBLIOGRAPHIE DE GILBERT SERRET

bibliographie de Gilbert SERRET :

quasiment tous les écrits de Gilbert Serret sont en ligne mais ne sont pas rassemblés.
- **brochure Le problème agraire devant le corps enseignant,** ed FUE 1935
- **brochure Chaux et ciments de Lafarge monographie sociales,** ed l'Émancipation 1938
- "Lou perdigaou", nouvelle dans Le Chasseur français, n° 601, septembre 1941.
- **Le syndicalisme dans l'enseignement : histoire de la fédération de l'enseignement des origines à l'unification de 1935,** un livre de François Bernard, Louis Bouet, Maurice Dommanget et Gilbert Serret (IEP grenoble).
    - T.1. Des origines à la première guerre mondiale. (F. Bernard)
    - T.2. Pendant la première guerre mondiale et les lendemains. (L. Bouet)
    - **T.3. Une ascension brutalement interrompue. (M. Dommanget). Le second avant-guerre et la fin de la fédération.(G. Serret)**
- nombreux articles dans l'École Émancipée
- articles dans l'Émancipation journal du syndicat des instituteurs d'Ardèche
- articles dans L'Ancien Combattant d'Ardèche
- articles dans l'Humanité
- articles dans le journal d'Aubenas
- nombreux articles dans la Révolutions Prolétarienne

les articles sont trouvables sur Gallica

Pour aller plus loin :

- Darrieux, Eric**. Instituteurs ardéchois dans la crise des années 30**. MATP, 1999.
  Etude sous l'angle politique d'une « élite » syndicaliste, particulièrement dynamique dans notre département, pacifiste et pacifiste-révolutionnaire, en lutte contre le fascisme et la guerre. (Disponible auprès de MATP).

- Flammant, Thierry. **L'Ecole Emancipée : une contre-culture de la belle époque**. Les Monédières, 1982.
  Au-delà de l'histoire du premier syndicat d'instituteurs et de son journal, l'Ecole Emancipée, une préhistoire du mouvement syndical enseignant, où on rencontre déjà des militants ardéchois :le professeur d'Ecole Normale Elie Reynier, l'institutrice Elise Avenas, les instituteurs Clément Dayre et Alfred Salabelle...(Epuisé, mais disponible en Ebook sur le site de vote libraire habituel.)

- Le Bars, Loïc**. La Fédération unitaire de l'Enseignement (1919-1935) : aux origines du syndicalisme enseignant**. Syllepse, 2005. (Le Présent Avenir).
  La Fédération unitaire de l'enseignement a joué un rôle déterminant dans la genèse du syndicalisme enseignant contemporain. Née de l'ouverture de la Fédération des syndicats d'instituteurs à tous les enseignants, cette organisation de la CGTU expérimenta un fonctionnement fondé sur l'existence de tendances, autour d'un groupe de militants désireux de démontrer qu'il était possible de réunir les diverses catégories d'enseignants au sein de syndicats départementaux regroupés dans une «fédération d'industrie» et d'éviter ainsi toute dérive «corporatiste». (35€ chez votre libraire).

- Présumey, Vincent. **Gilbert Serret (1902-1943), instituteur ardéchois, syndicaliste et révolutionnaire**. MATP, 20 14.
  Publication de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent.

Institut d'Histoire Sociale CGT

L'Institut CGT d'histoire sociale est une association créée en 1982 avec le soutien de la Confédération générale du travail.

L'Institut mobilise ses atouts et ses compétences pour donner à connaître aux salariés l'histoire sociale et singulièrement la longue expérience de la CGT.

Son action est diversifiée. En premier lieu l'Institut se consacre à la sauvegarde, au classement et à la valorisation des archives de la Confédération. Cela le conduit à ouvrir les archives à l'étude et à la recherche ainsi qu'à organiser des conférences, séminaires et colloques seul ou en coopération avec des universitaires et des chercheurs.

Ces initiatives donnent souvent lieu à publications qui renforcent le pôle éditorial de l'Institut qui est aussi producteur de brochures et d'ouvrages traitant d'aspects particuliers de l'histoire sociale. L'Institut publie également sa propre revue, Les Cahiers, diffusée par abonnement.

D'une manière générale l'Institut recherche les formes les plus appropriées pour toucher un public large afin de mettre à sa disposition les éléments d'histoire et les documents d'archives (documents papiers et aussi photographies, films) lui permettant de s'approprier les expériences sociales et politiques du passé.

L'Institut dispose d'un réseau d'associations professionnelles et territoriales. Aujourd'hui, quarante instituts constituent un maillage qui donne au traitement de l'histoire de la CGT, et plus largement de la classe ouvrière une diversité régionale, départementale et professionnelle riche de proximité. http://www.ihs.cgt.fr/

Institut de recherche de la FSU

L'Institut de Recherches historiques, économiques, sociales et culturelles dit Institut de recherches de la FSU (IR.FSU) est une association régie par la loi de 1901. Elle a créé en 1994 à l'initiative de la Fédération syndicale unitaire (FSU).

L'IR.FSU assure une mission générale de recherche et de documentation dans tous les domaines, historique, économique, social et culturel, utiles à la réflexion et à l'action syndicale. Il diffuse ses travaux par des publications et des actions de formation.

Dans ses travaux l'IR.FSU a pour exigence

- une démarche scientifique rigoureuse, garante de la qualité de ses recherches;
- un pluralisme des approches, nécessaire au débat démocratique;
- une intelligibilité des publications permettant l'appropriation de ses travaux par les militants syndicaux.

L'IR.FSU collabore avec d'autres instituts de recherche syndicale, avec des universités et des laboratoires de recherche.

L'IR.FSU publie une revue trimestrielle : Regards Croisés

https://institut.fsu.fr/lhistoire/

Colloque

14H. Première partie.

Un syndicalisme pour changer le monde…

Présidence : Magali AOUSTET, IHS-CGT 07.

Thierry FLAMMANT : La naissance du syndicalisme des instituteurs et *L'Ecole Emancipée* jusqu'en 1914

Loïc LE BARS : Gilbert Serret, un instituteur rural militant et dirigeant de la Fédération unitaire de l'Enseignement

Vincent PRESUMEY : Alors, ce Gilbert Serret peut-il être étiqueté politiquement ?

Prise de parole de Benoit TESTE, Secrétaire Général de la FSU.

16H. Deuxième partie.

… Les Serret.

Présidence : Valérie BENMIMOUNE, FSU 07.

Prise de parole d'Isabelle VUILLET, Co Secrétaire Générale de la CGT Educ'action.

Marc ZANONI, FSU 07 : Syndicalisme d'avant-garde, pédagogie d'avant-garde ?

Denis CAPIAN, IEO 07 : L'occitan à l'école ?

Intervention de Robert CHENAVIER, Président de l'Association pour l'Etude de la Pensée de Simone Weil.

Fabien GALLET, IHS-CGT 07 : Gilbert, un homme du calcaire.

Yves LIMOUSIN, FSU 07 : France, rouge pivoine.

Réunion publique.

Les Serret, pédagogues ardéchois, syndicalistes et révolutionnaires.

18H. Présidence : Fabien GALLET, IHS-CGT 07

Questions du public, réponses des intervenants.

Mise en perspective de Vincent PRESUMEY

Clôture. Léo GENEBRIER IHS-CGT 07 : Et maintenant ? Perspectives pour 2024.

vos notes :

« Les Serret, un syndicalisme pour changer le monde. »

10 H. Visite
commentée de la Cité Blanche, la cité ouvrière des cimenteries Lafarge.

14 H. Colloque
(salle du stade)
France et Gilbert Serret : un syndicalisme pour changer le monde, en prise avec son époque et ancré en Ardèche.

18 H. Réunion publique
Les Serret, pédagogues ardéchois, syndicalistes et révolutionnaires.
Vincent Présumey.

19H30. Buvette, petite restauration assurées par l'UL-CGT du Teil

20 H. Concert
de François Parra
Toute la journée. Stands.

Programme du colloque : Un syndicalisme pour changer le monde…

- Le syndicalisme enseignant et le mouvement ouvrier international, français et ardéchois.
  Thierry Flammant ;
  Loïc Le Bars ;
  Vincent Présumey.

… les Serret

- Syndicalisme d'avant-garde, pédagogie d'avant-garde ?
  Marc Zanoni, FSU.
- L'occitan à l'école ?
  Denis Capian, IEO 07
- Gilbert, un homme du calcaire.
  Fabien Gallet, IHS-CGT.
- France, rouge pivoine.
  Yves Limousin, FSU.

INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE
GEORGES SÉGUY, FONDATEUR

contacts:
fsu07.fsu.fr ; ihscgt07@gmail.com